

BÉVERLEI,

TRAGÉDIE BOURGEOISE,

IMITÉE DE L'ANGLAIS,

EN CINQ ACTES ET EN VERS LIBRES;

Par M. SAURIN, de l'Académie Française,

Représentée pour la première fois par les Comédiens

François Ordinaires du Roi, le 7 Mai 1768.

Le prix est de 30 sols.



A P A R I S,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques,
au-dessous la Fontaine Saint-Benoît,
au Temple du Goût.

M. DCC. LXX.

112027

ACTEURS.

Madame BÉVERLEI, *Mlle. d'Oigny.*
BÉVERLEI, *M. Mollé.*
HENRIETTE, sœur de Béverlei, *Madame Prévile.*
TOMI, Enfant de six à sept ans.
LEUSON, Amant d'Henriette, *M. Bellecour.*
STUKÉLI, faux ami de Béverlei, *M. Prévile.*
JARVIS, ancien Domestique, *M. Brisard.*
UN INCONNU.
UN SERGENT, suivi de Records.

La Scène est à Londres.





BÉVERLEI,

TRAGÉDIE BOURGEOISE.

ACTE PREMIER.

*Le Théâtre représente un Salon
mal meublé, & dont les murs sont
presque nus, avec des restes de
dorure.*

SCENE PREMIERE.

Madame BÉVERLEI, HENRIETTE.

*Elles sont assises, & travaillent l'une au tambour,
l'autre à la tapisserie.*

Madame BÉVERLEI, *tournant la tête vers le
fond du Théâtre.*

C Hère Henriette, il ne vient point!
Quel tourment que l'inquiétude!

Béverlei,

HENRIETTE.

C'est chez nous un mal d'habitude,
 Ma sœur ; mais un autre s'y joint,
 Plus cruel, à ne vous rien taire :
 L'indigence....

Madame BÉVERLEI.

Oh ! pour celui-là,

Plût au ciel qu'il fût seul ! Oui, ma sœur, & déjà
 Je sens qu'on apprend à s'y faire.

Ce Salon que j'ai vu si richement orné
 Ses meubles, ses tableaux, ses glaces, sa dorure,
 Tout cela rendoit-il mon cœur plus fortuné ?
 Ce sont besoins du luxe, & non de la nature :
 Mes yeux à cet éclat s'étoient accoutumés,
 A voir ces murs tout nus ils se sont faits de même :
 Un seul objet les tient uniquement charmés,
 Et rien ne manque ici, quand j'y vois ce que j'aime.

HENRIETTE.

Vous me mettriez en courroux :

Tomber de l'opulence au sein de la misère,

Cela n'est donc rien, selon vous ?

Oh ! je n'apprendrai moi, qu'à détester mon frère.

Oui, je le haïrai dans peu ;

A le haïr vous-même, il saura vous contraindre.

Madame BÉVERLEI.

Mon époux ! Je pourrai le plaindre,

Mais le haïr !

HENRIETTE.

Funeste amour du jeu !

Combien de fois, après l'aurore,

Vous l'avez vu rentrer, maudissant dans vos bras

Cette avare fureur qui l'agitoit encore !

Vos yeux de veiller étoient las ;

Mais son retour, du moins, consolait votre attente,

Ce n'est pas de même aujourd'hui :

Depuis long-temps le jour à lui,

Et Béverlei, trompant votre ame impatiente,

N'est pas encor rentré chez lui.

Tragédie Bourgeoise. 5

Madame B É V E R L E I.

C'est la première fois....

H E N R I E T T E.

Ma sœur toujours l'excuse ;

Jamais contre lui de courroux.

Ah! vous êtes trop bonne, & mon frère en abuse.

Madame B É V E R L E I.

Il n'a qu'un seul défaut...

H E N R I E T T E.

Qui les renferme tous :

La passion qui le dévore

Bannit toute vertu, tout sentiment du cœur.

Il fut un temps qu'il chérissoit sa sœur,

Qu'il adoroit sa femme ;

Madame B É V E R L E I.

Et ce temps dure encore.

H E N R I E T T E.

Ses traits sont altérés aussi-bien que ses mœurs.

Qu'est devenu cet air qui lui gagnoit les cœurs.

Cette grace, cette noblesse,

Et mille autres dons enchanteurs ?

Les veilles, les chagrins ont flétri sa jeunesse.

Madame B É V E R L E I.

Ce changement, encor, n'a point frappé mes yeux.

H E N R I E T T E.

Son fils!... En soupirant vous regardez les cieux :

Hélas! quel sera son partage ?

Pauvre enfant!

Madame B É V E R L E I.

Le besoin rend l'homme industrieux ;

Obligé de valoir, mon fils en vaudra mieux :

Le malheur & l'exemple instruiront son jeune âge ;

De bonne heure il en recevra

L'utile leçon d'être sage,

Et de sa mère il apprendra

La patience & le courage.

Ah! croyez-moi, ma chère sœur,

Le bonheur, dont souvent on ne poursuit que l'ombre

C'est le contentement du cœur.

Béverlei l'a perdu : sur son front toujours sombre,
On lit l'affreux remords dont il est dévoré.

Rendre malheureux ce qu'il aime,
Voilà le trait cruel dont il est déchiré....

Ah ! s'il pouvoit se pardonner lui-même !

H E N R I E T T E.

Oh ! pour moi, quand je songe à quelle passion
Il a sacrifié le plus bel héritage,

Je ne puis contenir mon indignation :

Le peu que j'eus pour mon partage,
Entre ses mains est demeuré.

Je crains...

Madame B É V E R L E I.

Vous lui faites outrage.

H E N R I E T T E.

Un joueur n'a rien de sacré :

Dès ce jour je veux qu'il me rende

Ce dépôt dans ses mains imprudemment laissé.

Pour lui faire cette demande ,

D'un trop juste motif mon cœur se sent pressé.

Madame B É V E R L E I.

Quel motif ?

H E N R I E T T E.

Le soutien d'une sœur qui m'est chère,

Madame B É V E R L E I.

Non.... ce bien vous est nécessaire,

L'hymen doit à Leusén engager votre foi :

Cet amant en est digne, & je ne sais pourquoi

Son bonheur toujours se diffère.

H E N R I E T T E.

Puis-je y penser, lorsque ma sœur

Gémit sous le poids du malheur ?

Madame B É V E R L E I.

Vous êtes sur mon sort un peu trop inquiète ;

J'ai des diamans, des bijoux :

Je n'en ai pas besoin pour être satisfaite ;

Et s'il faut m'en priver...

Tragédie Bourgeoise.

7

HENRIETTE *se récriant vivement.*

Ah! ma sœur!

Madame BÉVERLEI.

Calmez-vous :

Ma chère Henriette est trop vive ;

Tout peut encor se réparer ;

Nous avons à Cadix un fond qui doit rentrer ;

Incessamment il nous arrive,

On nous en donne avis.

HENRIETTE.

C'est un fond pour le jeu,

Qui, croyez-moi, durera peu.

Madame BÉVERLEI.

Il peut se corriger.

HENRIETTE.

Qu'un Joueur se corrige,

Ma sœur!

Madame BÉVERLEI.

Ah! si le Ciel opéroit ce prodige,

Mon sort pourroit faire encor des jaloux.

De mille biens environnée,

Et, sur-tout, possédant le cœur de mon époux,

Des riches votre sœur fut la plus fortunée:

Si pour sa guérison mes vœux ne sont pas vains,

Avec cet époux que j'adore,

Réduite à subsister du travail de mes mains,

Des pauvres je ferai la plus heureuse encore.

HENRIETTE.

Oh! bien, ma sœur, n'en parlons plus.

Je vous avertis, au surplus,

Qu'hier Leuson me chargea de vous dire

Qu'il a sur Stukéli le plus grave soupçon :

Souvent sur notre front notre cœur se fait lire,

Et l'air de Stukéli n'annonce rien de bon.

Madame BÉVERLEI.

L'ami de mon mari ne peut qu'être honnête-homme.

HENRIETTE.

Oh! sans cesse pour tel, lui-même il se renomme.

Leuson n'est pas léger & le croit un fripon.

Madame BÉVERLEI avec un air inquiet.
N'entends-je pas quelqu'un ?

HENRIETTE.

Non

Madame BÉVERLEI.

Je suis au supplice.

(Elle regarde sa montre.)

Huit heures & demie.

HENRIETTE à part.

Elle me fait pitié.

Madame BÉVERLEI.

Pour le coup....

HENRIETTE.

C'est Jarvis, qu'après un long service,
Chargé d'ans, nous l'avons, par un dur sacrifice,
Depuis six mois congédié.

SCENE II.

Madame BÉVERLEI, HENRIETTE,
JARVIS.

Madame BÉVERLEI.

SA présence m'est un reproche.

Jarvis, je vous avois prié
De vouloir à mon cœur épargner une approche,
Dont il se sent humilié.

JARVIS.

Madame, excusez-moi; je l'ai donc oublié.

(Il regarde l'appartement.)

O Ciel! en quel état je vois votre demeure!

M'avez-vous défendu les larmes qu'à cet heure

M'arrache l'aspect de ces lieux?

Je voudrois les cacher, pardonnez, je suis vieux:

A mon âge, aisément l'on oublie, & l'on pleure.

Madame BÉVERLEI.

Je ne l'écoute pas avec tranquillité.

Asseyez-vous, Jarvis.

Tragédie Bourgeoise. 9

J A R V I S.

C'est bien de la bonté.

Est-il bien vrai ? mon pauvre Maître

A, dit-on, perdu tout son bien ?

En ce logis je l'ai vu naître ;

L'honnête-homme de père, hélas ! qu'étoit le sien !

Que Dieu fasse paix à son ame :

Mais après quarante ans, Madame,

Il n'eût pas renvoyé le bon-homme Jarvis :

Jusqu'à sa mort je te servis :

Courbé sous le poids des années,

J'espérois, auprès de son fils,

Passer celles encor qui me sont destinées ;

Mais il ne me l'a pas permis,

Peut-être a-t-il trouvé ma vieillesse importune ?

Trop librement, par fois, je me suis déclaré.

Madame B É V E R L E I.

Non, de vous s'il s'est séparé,

Accusez-en, Jarvis, sa mauvaise fortune.

J A R V I S.

Est il réduit si bas ? Oh ! j'en suis pénétré !

Comme je vous disois, ici je l'ai vu naître.

Son père a bâti la maison,

Et cent fois dans mes bras, hélas ! mon pauvre maître,

Je l'ai tenu petit garçon...

Aux pauvres il étoit si bon !

D'où vient, me disoit-il, qu'il est des misérables,

Des pauvres ? ... ce ne sont nos semblables,

Je veux, si je suis jamais Roi,

Qu'en mon royaume tout abonde,

Je rendrai riche tout le monde,

Et je commencerai par toi.

Ce sont les mots de son enfance :

Comme d'hier je m'en souviens ;

Et voilà que lui-même il est dans l'indigence !

Madame B É V E R L E I.

Mes pleurs coulent en abondance,

Parlez-lui.

HENRIETTE.

Que j'essuie auparavant les miens

JARVIS.

Me refusera-t-il, dans cet état funeste,

De m'attacher à son malheur?

Ce refus perçeroit mon cœur,

Et de mes tristes jours abrégeroit le reste.

Madame BÉVERLEI *entendant quelqu'un.*

Vous l'allez voir, je crois.

HENRIETTE.

Ce n'est pas encor lui.

SCENE III.

Madame BÉVERLEI, HENRIETTE,
STUKÉLI, JARVIS.*Les Dames se lèvent.*

Madame BÉVERLEI.

A Vez-vous vu mon époux aujourd'hui,
Monsieur Stukéli?

STUKÉLI.

Non.

HENRIETTE.

Et cette nuit?

STUKÉLI.

Madame,

Hier au soir je l'ai quitté.

Quoi! mon ami seroit resté

Toute la nuit loin de sa femme!

HENRIETTE.

Votre ami! pouvez-vous vous dire son ami,
Quand son goût pour le jeu par vous est affermi,
Quand vous encouragez son vice?

STUKÉLI.

Vous ne me rendez pas justice:

Tragédie Bourgeoise. II

Auprès de lui n'ai-je pas employé
Remontrance, conseil? Ce sont les seules armes

Que me fournissoit l'amitié;
J'ai même été jusques aux larmes.

Enfin le trouvant sourd à tout,
N'ai-je pas, dans l'espoir de réparer sa perte,
Poussé l'amitié jusqu'au bout,
En lui tenant ma bourse ouverte?

J'ai de son mauvais fort supporté la moitié.

HENRIETTE.

C'est avoir eu, Monsieur, une fausse pitié.

STUKÉLI.

On n'abandonne point son ami dans la peine.

HENRIETTE.

Approfondir l'abîme où son penchant l'entraîne!...

Vous vous attendez peu d'être remercié.

STUKÉLI.

De nous persécuter la fortune se lasse,
J'espérois...

Madame BÉVERLEI.

C'est assez, répondez-moi, de grace,

Vous quittâtes, hier, mon époux?

STUKÉLI.

Chez Vilson,

Avec gens qu'à connoître il n'est profit, ni gloire:

Il ne m'en a pas voulu croire.

Madame BÉVERLEI.

Y feroit-il encor?

STUKÉLI.

Jarvis fait la maison.

JARVIS.

Madame, irai-je?

Madame BÉVERLEI.

Il peut ne le pas trouver bon.

HENRIETTE.

Allez-y comme de vous-même,

Jarvis.

Et gardez-vous de prononcer mon nom,
Il se plaindrait de moi... peut-être avec raison.

Madame BÉVERLEI.

Allez donc: mais, de grace, avec un soin extrême
Évitez tous les mots qui pourroient l'offenser;
Les malheureux, Jarvis, sont aisés à blesser:
Avec ménagement il faut qu'on les approche.

J'ai toujours suivi cette loi;

Béverlei, consolé par moi,

De ma bouche jamais n'entendit un reproche.

JARVIS.

Il ne m'appartient pas de lui rien reprocher,

Et puis, voudrois-je le fâcher?

Mon pauvre Maître! hélas! sa peine,

La vôtre, n'est-ce pas la mienne?

(Il sort.)

SCENE IV.

Madame BÉVERLEI, HENRIETTE,
STUKÉLI, TOMI.

Tomi entre, & dit un mot tout bas à Henriette.

HENRIETTE.

A

L'instant, mon petit ami,
Venez.

Madame BÉVERLEI l'appellant à elle.

Écoutez-moi, Tomi:

Ce matin, suivant l'ordinaire,

Votre père, mon fils, n'a pu vous embrasser;

Mais quand il reviendra, si vous voulez me plaire,

Songez à le bien caresser,

N'y manquez pas.

TOMI.

Oh! maman! je n'ai garde:

J'aime tant mon papa!

Tragédie Bourgeoise. 13

Madame B É V E R L E I.

Je ne crois pas qu'il tarde :

Songez-y bien.

H E N R I E T T E.

Venez.

*(Tomi baise la main de sa mère, & sort avec
Henriette.)*

SCENE V.

Madame B É V E R L E I, STUKÉLI.
S T U K É L I.

C'Est tout votre portrait :

Il est charmant.

Madame B É V E R L E I.

Oh! c'est son père trait pour trait.

Que tous deux le Ciel les conserve :

(Elle s'assied, & Stukéli aussi.)

Mais daignez à présent me parler sans réserve :

A mon époux, Monsieur, n'est-il rien arrivé ?

C'est la première fois que la nuit il s'absente,

Et je crains....

S T U K É L I.

Quoi! pour vous son amour éprouvé,

Pour lui, malgré ses torts, votre foi si constante,

Votre esprit & votre beauté,

Tant de charmes qu'en vous l'on admire & l'on vante,

Tout ne répond-il pas de sa fidélité ?

Madame B É V E R L E I.

Sans convenir, Monsieur, de ces prétendus charmes,

Je ne soupçonne point sa foi,

Sur ce point je suis sans allarmes,

Ce seroit l'outrager.

S T U K É L I.

Comme vous, je le croi,

Et c'est avec plaisir, Madame, que je voi

Que vous connoissez trop le monde,
 Pour écouter les vains propos
 Que hasardent souvent les fors,
 Et les méchans dont il abonde.

Madame B É V E R L E I.

Quels propos, & sur quoi ? Je ne vous entends pas.

STUKÉLI *avec un air embarrassé.*

Mais... sur rien.

Madame B É V E R L E I.

Pourquoi donc, Monsieur, cet embarras ?

S T U K É L I.

Je songeois qu'on a vu souvent la calomnie,
 Entre d'heureux époux, semer la zizanie;
 Qu'on doit fermer l'oreille à ses discours.

Madame B É V E R L E I.

D'accord :

Mais que prétendez-vous conclure ?

Mon mari m'aime, j'en suis sûre,

Et l'on ne m'a point fait contre lui de rapport :

Tout au contraire, & dans ce monde,

Qui de fors, dites-vous, & de méchans abonde,

On convient que le jeu fait son unique tort :

Son cœur me reste, au moins, dans ma douleur pro-
 fonde,

Et je ne le perdrais qu'en recevant la mort.

S T U K É L I.

Madame, pardonnez : peut-être

Le zèle & l'amitié m'ont fait aller trop loin.

Je vois que j'ai pris trop de soin,

Et qu'indiscrètement je vous ai fait connoître

Ce que de vous apprendre il n'étoit pas besoin ;

Mais malgré de vains bruits, j'ose ici vous répondre...

Madame B É V E R L E I.

Il me suffit, pour les confondre,

Que je connoisse mon époux :

Tous ces vains bruits je les méprise,

Et si vous permettez, Monsieur, que je le dise,

Mon estime pour lui m'en répond mieux que vous.

(A part.)

Je ne puis résister au tourment qui me presse.

(Haut.)

J'ai besoin de repos; Monsieur, & je vous laisse.

Vous pouvez, cependant, ici
Attendre en liberté que votre ami paroisse.

SCENE VI.

STUKÉLI *seul.*

B On: mon projet a réussi;
J'ai mis le trouble dans son ame.

Madame Béverlei, vous avez oublié

Qu'avant que par l'hymen votre sort fut lié,

Vous avez dédaigné ma flamme....

.... Sous le voile de l'amitié,

J'ai déjà ruiné le rival que j'abhorre....

.... Dans le cœur de sa femme il faut le perdre encore;

Le perdre... la gagner... c'est mon double projet.

Des deux côtés suivons ma trame.

Mon bonheur seroit imparfait,

Si l'amour... Oui... déjà dans l'esprit de la femme,

Adroitement j'ai glissé le poison,

Et j'espère bien-tôt... Quelqu'un vient: c'est Leuson:

Son esprit pénétrant me met en défiance;

Il m'impose par sa présence,

Et je ne le vois pas d'un œil bien affermi.

SCENE VII.

LEUSON, STUKÉLI.

LEUSON.

E vous trouve à propos: jusqu'en votre demeure
J'aurois été, Monsieur, vous chercher tout-à-l'heure,

STUKÉLI.

De quoi s'agit-il donc, Monsieur?

LEUSON.

De mon ami.

De Béverlei.

STUKÉLI.

Dites le nôtre.

LEUSON *d'un ton ferme.*

Je dis le mien : s'il eût été le vôtre....

STUKÉLI.

Monsieur, je crois l'avoir prouvé ;
 Dans les occasions Béverlei m'a trouvé ;
 J'ai, pour le secourir, oublié la prudence.

LEUSON.

Ce n'est pas ce qu'on dit : on veut que chez Vilfon,
 Vous ayez avec Mackinson
 Une secrette intelligence.
 Vous vous enrichissez, dit-on,
 Lorsque Béverlei se ruine.

STUKÉLI.

Monsieur....

LEUSON.

C'est ce qu'on imagine.

Qu'en croirai-je ?

*(Ici Henriette du fond du Théâtre entend le reste de
 la Scène.)*

STUKÉLI.

Monsieur Leuson,

Sur une question semblable,

Ici je m'expliquerois mal :

J'espère quelque jour en lieu plus convenable....

LEUSON.

Le jour, le lieu, tout m'est égal ;

Sortons.



SCÈNE

SCENE VIII.
STUKÉLI, LEUSON,
HENRIETTE
HENRIETTE.

Monsieur Leuson, où voulez-vous aller ?
Demeurez, je veux vous parler.

STUKÉLI.
Il suffit : serviteur.

SCENE IX.
LEUSON, HENRIETTE
HENRIETTE.

Qu'avez-vous donc ensemble ?
LEUSON.

J'ai démasqué le traître, il sçait le scélérat,
Que Leuson le connoît, & dans le cœur il tremble.

HENRIETTE.
Sur de simples soupçons ferez-vous un éclat ?
Hasarderez-vous votre vie ?

Vous remplissez mon cœur d'effroi !

LEUSON.

Que ce tendre intérêt que vous prenez à moi,
Transporte mon ame ravie !

Qu'en craignant pour mes jours, vous me les rendez
chers !

Mais ce lâche au cœur faux, à l'œil timide & sombre,
Vil opprobre de l'Univers,

N'a jamais sçu porter tous ses coups que dans l'ombres

Je crois à sa valeur, comme à sa probité.

Vous voyez que mes jours sont bien en sûreté.

B

HENRIETTE.

Mais que prétendez-vous donc faire ?

LEUSON.

Pour armer contre lui les loix,
 Jusqu'ici je n'ai pas une preuve assez claire :
 Mais je l'aurai dans peu j'espère ;
 C'est à vous, cependant, d'autoriser mes droits,
 Donnez-moi Béverlei pour frère,
 Que ses intérêts soient les miens ;
 Ne différez plus des liens....

HENRIETTE.

Trouvez bon que je les diffère
 Jusqu'à ce que ma sœur ait des destins plus doux.
 Venez la consoler : hélas ! dans l'amertume,
 Sans se plaindre de son époux,
 Sa beauté se flétrit, & son cœur se consume :
 Tandis qu'elle est en proie à ce trouble mortel,
 Ah ! Leuson, de l'amour puis-je goûter les charmes ?
 Non.... Son état est trop cruel,
 Et je vais essayer ou partager ses larmes.

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

*La Sène est dans une place près de la maison
de Béverlei.*

SCENE PREMIERE.

BÉVERLEI *seul.*

Ciel! voici ma maison, & je crains d'y rentrer;
A ma femme, à ma sœur, je n'ose me montrer;
J'ai tout trahi, l'amour, l'amitié, la nature:
A tout ce qui m'est cher, à moi-même odieux,
Sans dessein, sans espoir, errant à l'aventure,
La honte & le remords me suivent en tous lieux.
Ô Du jeu! passion fatale!

Ou, plutôt, vil amour de l'or!

Eh! qu'avois-je besoin d'en amasser encor?
A ma félicité quelle autre fut égale?
Tout prévenoit mes vœux, tout flattoit mes desirs,
L'amour semoit de fleurs ma couche nuptiale,
Et l'aurore avec moi réveilloit les plaisirs!
Ah! pour moi que le Ciel ne fut-il plus avare!...
Si, lorsqu'à tous nos vœux la fortune sourit,
La sagesse est un don si rare,
La médiocrité, mère du bon esprit,
Vaut mieux que la richesse, hélas! qui nous égare.
Malheureux!

SCENE II.

BÉVERLEI, JARVIS.
JARVIS.

AH! Monsieur, je sors de chez Vilson.

BÉVERLEI.

Toi, Jarvis! connois-tu cette horrible maison?

Ce gouffre où l'avarice égorge ses victimes,
Où parmi l'intérêt, la bassesse & les crimes,
Règne le désespoir, la malédiction :
Image de ce lieu de désolation,
Dont le courroux du Ciel a creusé les abîmes ?

J A R V I S.

Oubliez ce séjour maudit,
Et venez consoler Madame :
Elle n'étoit pas bien, ses larmes me l'on dit.

B É V E R L E I.

Laisse-moi.... Tu dis que ma femme?...

J A R V I S.

Je dis que dans ses bras vous devriez voler.
Votre retour, Monsieur, peut seul la consoler :
Venez.

B É V E R L E I.

J'ai tort, Jarvis : moi-même je me blâme ;
Mais, laisse-moi.

J A R V I S.

Que je vous laisse, hélas !
Je ne sçais s'il est des ingrats ;
Mais vos bontés pour moi long-temps ont sçu paroître.
Tout ce que j'ai, vous me l'avez donné.
Abandonnerai-je un bon maître,
Lorsque de la fortune il est abandonné ?

B É V E R L E I.

Eh ! que peux-tu pour moi ?

J A R V I S.

Bien peu de chose :
Cependant... Pardonnez... Mon cher maître, je n'ose,
En vous l'offrant, je crains....

B É V E R L E I.

ô Digne serviteur !
De ton maître avili crains plutôt la bassesse :
Oui, crains que, sans pitié, dépouillant ta vieillesse,
Je n'abuse de ton bon cœur :
Tu ne fais pas, Jarvis, ce que c'est qu'un joueur ;
J'ai ruiné mon fils, & ma femme & ma sœur :

De la même fureur crains d'être aussi la proie.

Un misérable qui se noie,

S'attache, en périssant, au plus foible roseau.

Crains que je ne t'entraîne aussi dans mon naufrage.

Si tu savois, ô Ciel! à quel excès nouveau

M'a porté cette nuit du jeu l'aveugle rage!

Ma femme... ah! je suis confondu.

Moi qui comptois un jour perdu,

Le jour que je passois loin d'elle,

De toute cette nuit, elle ne m'a point vu;

J'ai passé cette nuit cruelle,

Dans les convulsions d'un malheur obstiné,

A maudire, cent fois, le jour où je suis né.

J A R V I S.

Venez donc; chaque instant pour Madame est une
heure.

Songez...

B É V E R L E I.

Et tu dis qu'elle pleure?

J A R V I S.

Elle se cachoit pour pleurer:

Des larmes s'échappoient à travers sa paupière;

J'ai cru même, tout bas, l'entendre soupirer.

Vous n'avez pas un cœur de pierre;

Ah! si vous l'aviez vûe...

B É V E R L E I.

Hélas! que je la plains,

Et que je m'abhorre moi-même!

Sa vertu méritoit de plus heureux destins:

Jarvis, de ma douleur extrême

Tu ne peux adoucir l'horreur:

Tu n'assoupiras point le remords dans mon cœur:

Abandonne ce misérable,

Va trouver ta maîtresse..., hélas! dans son malheur

On peut la consoler, elle n'est pas coupable.

J A R V I S.

Mais vous-même venez...

Dis-moi la vérité.

Dans le monde, Jarvis, comment suis-je traité ?

J A R V I S.

On vous regarde comme un homme
 Qui dans un précipice en rêvant s'est jeté :
 Les meilleur des humains (c'est ainsi qu'on vous
 nomme,)

Et par-tout plaint & regretté.

B É V E R L E I.

Bon vieillard, je fais me connoître.
 Dis plutôt, sans flatter ton maître,
 Que par-tout on me nomme époux ingrat, cruel,
 Frère sans amitié, père sans naturel.

Va, dis-je, trouver ta maîtresse ;
 Je te suis.

J A R V I S.

Et pourquoi différer d'un instant ?
 Son cœur est bien dans la détresse :
 Elle a bien des chagrins, mon cher maître & pourtant
 Je jurerois que votre absence,
 De tous ces maux est le plus grand.

B É V E R L E I.

Tu peux de mon retour lui porter l'assurance.
 A Stukéli je dois parler,
 Avant de me rendre auprès d'elle :
 Mais modère pour moi ton zèle :
 Qu'ont mes malheurs & toi, Jarvis, à démêler ?
 Né dans ce que l'orgueil appelle la bassesse,
 De l'honneur tu suivis la loi ;
 Et l'honneur rarement conduit à la richesse.
 Les besoins vont bien-tôt assaillir ta vieillesse,
 Ne mets pas la misère entre la tombe & toi :
 Je vais chez Stukéli.

J A R V I S.

Le voici.

B É V E R L E I.

Laisse-moi.

SCENE III.

BÉVERLEI, STUKÉLI.

BÉVERLEI.

EH bien! cher Stukéli, quelle ressource?
STUKÉLI.

Aucune;

Et je n'ai rien que d'affligeant

A vous annoncer.

BÉVERLEI.

Point d'argent?

STUKÉLI.

On veut des sûretés: en avez-vous quelqu'une?
Quant à moi je n'ai rien qui puisse être engagé;
Vous avez épuisé ce que j'eus de fortune.

BÉVERLEI.

Oui, notre ruine est commune:

Dans l'abîme où j'étois plongé,

Vous m'êtes venu tendre une main secourable,

Et moi, doublement misérable,

J'ai dans le même abîme entraîné mon ami;

Voilà de mes tourmens le plus insupportable.

STUKÉLI.

Montrez dans le malheur un cœur plus affermi,

Appellons, croyez-moi, le courage à notre aide;

La plainte n'est point un remède.

Voyez s'il ne vous reste plus

Quelqu'un de ces bijoux brillans & superflus,

Que notre vanité prend sur le nécessaire.

BÉVERLEI.

Infidèle dépositaire,

J'ai perdu cette nuit les effets de ma sœur.

Il ne reste plus rien que la honte à son frère.

STUKÉLI.

Tant-pis: car, entre nous, je le dis sans humeur;

Je n'ai consulté que mon cœur,

Et je plus fait pour vous que je ne pouvois faire.

Béverlei,

B É V E R L E I.

Il est trop vrai!

S T U K É L I.

Riche dans son état,

Peut-être Jarvis...

B É V E R L E I,

Ah!

S T U K É L I.

A regret je le nomme :

Mais ce n'est pas le temps d'être si délicat.

B É V E R L E I.

Ce l'est toujours d'être honnête-homme.

Moi, dépouiller ce bon vieillard!

S T U K É L I.

Adieu donc.

B É V E R L E I.

Quel brusque départ!

S T U K É L I.

Je ne veux pas, du moins, dans ce malheur extrême,

Qu'on puisse m'accuser de vous avoir séduit:

Leuson en fait courir le bruit.

Votre ami s'est pour vous sacrifié lui-même,

Des reproches en sont le fruit.

B É V E R L E I.

Eh! vous en fais-je aucun? c'est moi seul que j'accuse:

Nous périssions tous deux battus de mêmes flots,

Quant à Leuson, à ses propos,

Je lui ferai sentir à quel point il s'abuse.

S T U K É L I.

Fort bien; mais pour tirer vous & moi d'embarras,

Il faudroit autre chose; & vous n'ignorez pas,

Que plus d'un créancier peut, d'un moment à l'autre,

Faire d'une prison mon séjour & le vôtre.

Je n'en sortirois pas: pour vous j'ai tout vendu;

Non content dépuiser ma bourse,

Effets, contrats, tout est fondu.

Vous, du moins, vous avez encore une ressource,

B É V E R L E I.

Nommez-la donc, & prenez-la.

S T U K É L I.

Oh! je ne prétends point cela...

Votre femme... mais mon, je prévois la réponse,
Et trop mal-aisément une femme renonce

A ce qui sert à l'embellir,

B É V E R L E I.

Ses diamans!... cruel! je ne puis m'y résoudre,

Tombe plutôt sur moi la foudre.

Son époux jusques-là ne sauroit s'avilir :

La priver du seul bien qu'a respecté ma rage!

Non.

S T U K É L I.

La nécessité demande du courage,

B É V E R L E I.

Dis plutôt de la lâcheté.

S T U K É L I.

Je suis sûr qu'aujourd'hui la fortune volage

Tourneroit de notre côté.

J'ai des pressentimens dans l'ame,

Dont je garantirois l'infailibilité.

B É V E R L E I.

Je les éprouve aussi ; le même espoir m'enflâme,

Je brule de jouer ; mais permets, Stukéli,

Que ton ami soit homme.

S T U K É L I.

Et que le tien périsse.

Mets ce que j'ai fait en oubli,

Laisse-moi dans le précipice ;

Je ne presse plus un ingrat.

Qu'une femme qui t'est si chère

Conserve ses bijoux, en pare avec éclat,

Et son orgueil & sa misère :

Je ne vous dis plus rien.

B É V E R L E I.

Helas !

Que vous connoissez mal cette épouse adorée!

Les bijoux dont elle fait cas,

Ce sont mille vertus dont on la voit parée,

Et qui ne lui manqueront pas :
 Son éclat naturel suffit à ses appas.
 C'est pour plaire à moi seul qu'elle ornoit sa figure,
 C'est pour ma vanité qu'elle avoit des bijoux ;
 Pour les besoins de son époux ,
 Elle s'en priveroit sans peine , & sans murmure.

STUKÉLI.

Non, de sentiment j'ai changé :
 Mon amitié fut sans réserve ;
 Que dans une prison plongé,
 Votre ami....

BÉVERLEI.

Le Ciel m'en préserve !
 Qu'un ami généreux , pour m'avoir assisté,
 Dans une prison soit jetté !
 Stukéli me croit donc sans honneur & sans ame.
 Dans le désespoir où je suis,
 Accablé sous le poids du malheur & du blâme,
 Je n'acheterois point le bonheur à ce prix.

STUKÉLI.

Avec trop de chaleur...

BÉVERLEI.

Ah ! sans être de glace,
 En a-t-on moins en pareil cas ?
 Non.... Finissons de vains débats ;
 Je vois ce qu'il faut que je fasse ;
 Allez chez vous.

STUKÉLI.

Peut-être ai-je été trop pressant ?

BÉVERLEI.

Moi, trop ingrat.

STUKÉLI.

Chez lui votre ami vous attend.

(A part.)

J'imagine un moyen qui hâtera l'affaire.

(Il sort.)

BÉVERLEI, s'approchant de sa maison.
 Entrons.

SCENE IV.

BÉVERLEI, HENRIETTE.

HENRIETTE *sortant.*

C'est vous, enfin ; mon frère,
ô Mon Dieu ! comme vous voilà !
Qu'en voyant ce changement-là,
Ma pauvre sœur aura de peine !

BÉVERLEI.

Que fait-elle ?

HENRIETTE.

Elle goute un moment de repos.
Ses yeux se sont fermés, las d'une attente vaine.
Tandis que le sommeil a suspendu ses maux,
Mon frère, trouvez bon que je vous redemande
Les effets qu'en vos mains....

BÉVERLEI.

L'impatience est grande !
Quoi donc ! ma sœur, votre Leufon
A-t-il sur ce sujet formé quelque soupçon ?
A d'étranges discours on dit qu'il se hasarde :
Ose-t-il...

HENRIETTE.

Sur ce point, mon frère, il n'ose rien.
C'est moi, jusqu'à présent, qu'uniquement regarde
Le soin de gouverner mon bien,
Et mon dessein n'est plus qu'il reste sous la garde
D'un homme qui si mal a conservé le sien.

BÉVERLEI.

Avez-vous quelqu'inquiétude ?

HENRIETTE.

Rendez-moi mes effets pour la faire cesser ;
Ou bien, s'ils sont perdus, daignez me l'annoncer :
Le coup pourra m'en être rude ;
Mais j'ai tant souffert pour ma sœur,
Pour son fils, que de la douleur
Vous m'avez fait une habitude :

Mon mal fera pour moi plus léger que le leur.
Maudite passion!...

B É V E R L E I.

Épargnez-moi le reste.

H E N R I E T T E.

Sa maison fut un paradis ;

Deux Anges l'habitoient, son épouse & son fils.

La candeur ingénue & la beauté modeste,

Lui prodiguoient leurs doux souris,

Et lassé d'être heureux, de ce séjour céleste,

Il s'est précipité dans l'abîme funeste

De la misère & du mépris.

B É V E R L E I.

Cruelle! vous me percez l'ame!

H E N R I E T T E.

Si le mal sur vous seul tomboit, comme le blâme...

B É V E R L E I.

Un frère, de sa sœur, attendoit plus d'égard.

Choisissez des couleurs moins dures:

Vos reproches viennent trop tard;

Sans pouvoir les guérir, vous ouvrez mes blessures.

De vos effets, demain, nous parlerons, ma sœur;

Souffrez qu'aujourd'hui je respire.

H E N R I E T T E.

Demain donc: juques-là je forcerai mon cœur

A garder sur lui plus d'empire.

Il faut du Ciel respecter le courroux,

Et sans murmure adorer sa justice:

Que ce soit, cependant, un frère qu'il choisisse

Pour nous faire sentir ses coups;

Que ce soit un père, un époux...

B É V E R L E I.

Eh! ma sœur!

H E N R I E T T E.

C'en est fait, je garde le silence.



SCÈNE V.

BÉVERLEI, HENRIETTE,
Madame BÉVERLEI, TOMI.

Madame BÉVERLEI, *sortant avec Tomi, &
courant à son mari.*

SOyez le bien venu : vous voilà, mon ami.

BÉVERLEI.

Chère épouse!... J'ai fait une bien longue absence;
Je crains qu'en m'attendant vous n'avez peu dormi.

Madame BÉVERLEI.

Mon ami, laissons-là ma peine & mes alarmes;

De mes bras je vous tiens lié,

Je vous arrose de mes larmes,

Je vous vois; tout est oublié.

BÉVERLEI *à part.*

Tant de vertu, de tendresse & de charmes!

Que je me sens humilié!

Que de reproches à me faire!

*(Pendant cet à parte, Madame Béverlei parle bas à
son fils, & lui dit d'aller à son père.)*

TOMI.

Mon papa!

BÉVERLEI.

Venez dans mes bras.

(Il le baise.)

Venez-ça. Cher enfant! Plus sage que ton père,
De tous les maux qu'il cause à son épouse, hélas!
Puisses-tu consoler ta malheureuse mère!

Madame BÉVERLEI.

Malheureuse! Elle ne l'est pas:

Vous m'aimez.

TOMI.

Mon papa!

BÉVERLEI.

Dites, mon fils.

Oh dame!

J'ai bien eu du chagrin.

BÉVERLEI.

Comment, petit ami?

TOM I.

C'est que maman tantôt elle pleuroit.

Madame BÉVERLEI *en mettant son doigt
sur sa bouche.*

Tomi:

Paix.

BÉVERLEI.

Laisse-le dire, ma femme.

(A son fils.)

Ensuite?

TOM I.

Dans ses bras j'ai couru tout d'abord,
Et puis en me baissant elle pleuroit plus fort;
Et moi je me suis mis à pleurer tout comme elle.

HENRIETTE.

Pauvre enfant!

BÉVERLEI.

Que je sens vivement tout mon tort!

Madame BÉVERLEI.

Pardonnez, votre absence à mon cœur est cruelle.

SCENE VI.

Les Acteurs précédens, LEUSON.

Madame BÉVERLEI à son mari.

V

Oici, Monsieur Leuson, dont le zèle & les soins,
Ne se peuvent trop reconnoître.

BÉVERLEI *froidement.*

Je lui suis obligé.

LEUSON.

Non.... Mais j'espère, au moins,

Que bien-tôt vous me pourrez l'être:

J'espère parvenir à démasquer le traître....

BÉVERLEI *vivement.*

Qui s'est perdu pour moi par excès d'amitié.

LEUSON.

Dites que, pour vous perdre, il en prend l'apparence.

Quand vous sçavez qu'il est le vil associé....

BÉVERLEI.

N'allez pas plus avant : qui l'outrage, m'offense.

(A sa femme.)

J'aurois, ma chère amie, à vous entretenir.

HENRIETTE.

Eh bien ! nous vous laissons mon frère :

Venez, Monsieur Leuson.

LEUSON.

Un temps pourra venir,

Que vous remercierez l'ami qui vous éclaire,

Et qui vous servira.

Henriette rentre avec Leuson & Tomi.

SCENE VII.

Madame BÉVERLEI, BÉVERLEI.

BÉVERLEI.

J'ai peine à retenir

La colère qui me possède.

Un ami qui périt pour venir à mon aide,

Oser l'appeller traître, & l'oser devant moi !

Madame BÉVERLEI.

Leuson vous aime & vous estime :

A de faux bruits, sans doute, il donne trop de foi ;

Mais il faut excuser le zèle qui l'anime.

BÉVERLEI.

Attaquer mon ami, c'est s'attaquer à moi ;

Si vous sçaviez combien je lui suis redevable

On connoit à l'épreuve un ami véritable ;

Et si Stukéi ne l'est pas,

Il faut à l'amitié ne croire de la vie.

Madame B É V E R L E I.
 D'un voile si sacré masquer sa perfidie !
 On n'a point le cœur assez bas :
 Je pense comme vous.

B É V E R L E I.

Hélas ! ma chère amie,
 Que tout le monde, ici, n'a-t-il votre douceur !
 De toutes les vertus vous êtes le modèle,
 J'ai beau déchirer votre cœur,
 Je le trouve toujours indulgent & fidèle....

Ah ! j'ai détruit votre bonheur.

Madame B É V E R L E I.
 Il ne l'est point : sortez d'erreur ;
 J'ai tout quand je vous vois, & durant votre absence,
 Votre retour fait tous mes vœux :
 Oubliez le passé comme un songe fâcheux,
 Je me croirai dans l'abondance,
 Il ne me manque rien que de vous voir heureux.

B É V E R L E I.

Amie, hélas ! trop généreuse !...
 Malgré moi du passé le cruel souvenir,
 Réfléchira son ombre affreuse,
 Sur les derniers moment de mon triste avenir ;
 Mais un autre chagrin en secret me dévore.

Madame B É V E R L E I

Parle, & dans ce cœur qui t'adore,
 Cher époux épanche ton cœur.

B É V E R L E I.

Cet ami que dans son honneur,
 Si lâchement on assassine.....

Madame B É V E R L E I.

Eh bien ?

B É V E R L E I.

J'ai causé sa ruine.
 Tout le bien qu'avoit Stukéli,
 Dans mon naufrage enséveli,
 Des Créanciers pressans, dont la poursuite vive
 Ne lui laisse pour perspective,

Que

Tragédie Bourgeoise. 33

Que l'infâme séjour d'une horrible prison ;
Tout cela dans mon cœur verse un mortel poison :
Mon amitié pour lui ne peut rester oisive.

Madame BÉVERLEI.

J'espère....

BÉVERLEI.

Il faut agir, & non pas espérer.

Madame BÉVERLEI.

Le fond que sur Cadix nous avons à prétendre,
Est très-considérable, & va bien-tôt rentrer.

BÉVERLEI.

Mon ami ne peut pas attendre :

Dans l'amertume de son cœur,

Il m'a reproché son malheur.

SCENE VIII.

Madame BÉVERLEI, BÉVERLEI,
UN INCONNU, qui apporte une Lettre.

BÉVERLEI à l'inconnu.



Que voulez-vous ?

L'INCONNU.

C'est une Lettre,

Qu'entre vos mains, Monsieur, on m'a dit de remettre.

(Il se retire.)

BÉVERLEI ouvrant la Lettre.

Elle est de Stukéli.

Madame BÉVERLEI.

Que vous annonce-t-il ?

BÉVERLEI lit.

„ Venez me voir le plus promptement que vous
„ pouvez, c'est la seule marque d'amitié qu'actuelle-
„ ment je desiré de vous, depuis que je vous ai quit-
„ té, j'ai pris la résolution d'abandonner l'Angleterre,
„ j'aime mieux me bannir de ma Patrie que de de-
„ voir ma liberté au moyen dont nous avons parlé

C

„tantôt. Ainsi n'en dites rien à Madame Béverlei,
„ & hâtez-vous de venir recevoir les adieux de votre
„ ami ruiné.”

STUKÉLL.

Et ruiné par moi.... Je suivrai son exil.

Madame B É V E R L E I.

Quoi!...

B É V E R L E I.

Sans le secourir souffrir qu'il se bannisse!
J'ai causé son malheur, je dois le partager...
Ô Fureur de jouer! Abominable vice!
Voilà tes fruits amers!... Il faut le soulager,
Ou le suivre.... Il n'est point de parti si funeste...

Madame B É V E R L E I.

Je ne puis supporter l'état où je vous voi,
Il parle d'un moyen... Dissipez mon effroi,
En est-il quelqu'un qui nous reste?

B É V E R L E I.

C'est à moi de souffrir, je suis seul criminel;
Ce cœur n'est pas assez cruel
Pour vouloir en priver & mon fils & sa mère.
Votre beauté n'en a que faire;
Mais c'est l'unique bien qui vous soit demeuré.

Madame B É V E R L E I.

Mes diamans?

B É V E R L E I.

J'ai honte...

Madame B É V E R L E I.

Est-ce donc une affaire?

Mon ami, sois bien assuré

Que la paix de ton cœur par-dessus tout m'est chère;
Que jamais rien, par moi, n'y fera préféré.

B É V E R L E I.

Ta vertu me confond, tu m'en vois pénétré;
Mais de quel poids affreux ta bonté me soulage,
Madame B É V E R L E I.

Mais vous ne jouerez plus: cela m'est bien promis,
C'est à quoi mon époux expressément s'engage.

B É V E R L E I.

Ah ! c'est pour t'adorer désormais que je vis.

Madame B É V E R L E I.

Venez, tout ce que j'ai va vous é re remis.

B É V E R L E I.

De ton amour quel nouveau gage !

Mais pour le meilleur des amis,

Pouvois-je faire moins ?

Madame B É V E R L E I.

Pouviez-vous davantage ?

Puisse-t-il en sentir le prix !

Et puisse votre cœur ne s'être pas mépris !

Fin du second Acte.



 ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

STUKÉLI *sul.*

J'Ai tout au mieux joué mon rôle :
 Voilà les diamans perdus ,
 Et cent pièces sur la parole.
 Tandis que notre ami confus ,
 Chez Vilson , en vain se désole ,
 Allons près de sa femme employer tout mon art :
 J'ai tantôt mis le trouble en son ame incertaine ,
 Frappons un coup plus fort , il faut que tôt ou tard
 Le dépit... le besoin... mon bonheur me l'amène.

SCENE II.

STUKÉLI, Madame BÉVERLEI.

Madame BÉVERLEI sortant de chez elle.

AH! Monsieur, vous voilà? mon mari vous a vu?
 Vous nous restez?

STUKÉLI.

J'aurois voulu
 Qu'il n'eût pas exigé, Madame, un sacrifice...
 J'ai, pour l'en détourner, fait tout ce que j'ai pu.
 Madame BÉVERLEI.
 Oui, Monsieur, je vous rends justice :
 A fuir votre pays vous étiez résolu :

Je le sçais.

STUKÉLI.

Quelquefois, en blâmant son caprice,
 D'un ami, malgré soi, l'on se rend le complice.
 Madame BÉVERLEI.
 Vous étiez dans la peine, il vous a secouru ;
 Et je ne vois rien là qu'à louer.

Tragédie Bourgeoise. 37

STUKÉLI à part, assez haut pour être entendu.
Pauvre femme!

Que je la plains!

Madame BÉVERLEI.

Monsieur, que dites-vous?

STUKÉLI.

Madame...

Madame BÉVERLEI.

Quelque chose en secret paroît vous agiter.

STUKÉLI.

Il est vrai.

Madame BÉVERLEI.

Mon époux...

STUKÉLI à part, de façon à être entendu.

Je n'y puis résister.

Madame BÉVERLEI.

Monsieur, quel est donc ce mystère?

STUKÉLI à part, de même.

Son sort me fait compassion.

Madame BÉVERLEI.

Quel sort!

STUKÉLI.

A votre époux vous ne pouvez rien taire,

Et la moindre indiscretion,

Sûrement entre nous causeroit une affaire.

Madame BÉVERLEI.

Ma prudence, en ce cas, est votre caution...

Quoi! vous balancez?

STUKÉLI.

Oui... contentez-vous d'apprendre.

Que, si vos diamans de vos mains sont sortis,

A quelqu'autre que moi vous devez vous en prendre;

Qu'ils ne m'ont point été remis.

Madame BÉVERLEI.

Ô Ciel! à ma surprise il n'en est point d'égale.

Eh! pour qui?

STUKÉLI.

Je ne sçais... il se répand des bruits...

Nous sommes dans un siècle... on a vu des Maris...

Madame B É V E R L E I.
Eh bien ? Monsieur.

S T U K É L I.

Souvent une indigne rivale...

Madame B É V E R L E I.
Achevez donc.

S T U K É L I.

Qu'il soit épris.

D'un de ces vils objets de luxe & de scandale,
A qui nous prodiguons l'argent & le mépris,
La chose paroît impossible,
Alors qu'on vous connoît.

Madame B É V E R L E I.

Vous le croyez, pourtant ,

Je le vois.

S T U K É L I.

Vous avez une ame si sensible!

Je sens trop, en vous éclairant,

De quel horrible coup elle seroit frappée.

Madame B É V E R L E I.

Ce coup, il est porté, vous déchirez mon cœur.

Béverlei, tu m'aurois trompée!

J'ai pu supporter tout, hors cet affreux malheur.

Riches de ton amour au sein de la misère,

Tu tenois lieu de tout à ce cœur éperdu...

Un autre objet a seu lui plaire!

Ah! de ce seul instant, hélas! j'ai tout perdu.

S T U K É L I à part.

Mon projet réussit.

Madame B É V E R L E I.

Trop certain que je l'aime,

Il en prend droit de m'outrager!

L'ingrat de mes bontés s'arme contre moi-même!

Il sçait trop que de lui je ne pus me venger...

Non, je ne puis penser qu'à ce point il m'offense...

Un faux rapport vous a déçu.

S T U K É L I.

L'amitié m'imposoit silence;

Tragédie Bourgeoise. 39

Il faut parler : je fers la beauté, la vertu...
De son secret, lui-même il m'a fait confidence.

Madame BÉVERLEI, *le regardent fixement.*
Ainsi, de votre ami trompant la confiance,
Près de sa femme, ici, vous venez l'accuser.

STUKÉLI.

Madame...

Madame BÉVERLEI.

C'est assez : tu ne peux m'abuser.

Je vois trop que Leuson t'avoit bien sçu connoître.
Oui, puisque Béverlei voulut t'ouvrir son cœur,
Qu'il te crut son ami, que tu prétendis l'être,
S'il n'est d'un imposteur, ton rapport est d'un traître :
Choisis d'être perfide ou calomniateur....
Je te crois tous les deux.... va, de ta bouche impure,
Ne viens plus en ces lieux distiller le poison :

Mais tremble... de ton imposture

Béverlei me fera raison.

STUKÉLI.

L'effet peut suivre la menace,

Madame, en des combats vous pouvez l'engager :
Ce n'est pas pour moi seul que fera le danger.

Madame BÉVERLEI.

Lâche, tu n'oserois le regarder en face....

.... Mais ton sang souilleroit ses mains ;

Je lui cacherai ton audace :

Toi, dérobe à mes yeux le plus vil des humains.

STUKÉLI *à part, en se retirant.*

Cette fierté peut se confondre.

Et c'est en me vengeance que je dois lui répondre.

SCENE III.

Madame BÉVERLEI *seule.*

DES ses artifices trompeurs
Je reconnois le piège, & pourtant, je soupire :
Avec peine mon sein respire,
Et mes yeux se couvrent de pleurs.

Béverlei ! Béverlei !

SCENE III.

Madame BÉVERLEI, HENRIETTE.
HENRIETTE.

Je vous vois toute en larmes.
Toujours de nouvelles douleurs,
Toujours de nouvelles allarmes!
Je vous l'ai déjà dit, ma sœur,
Vous gâtez votre époux à force de douceur....
Vous ne m'écoutez pas.

Madame BÉVERLEI.
Ma sœur, je le confesse,
Je suis toute troublée.

HENRIETTE.
Eh! quel trouble vous presse?
Il aura joué! deviez-vous,
Ma sœur, lui donner vos bijoux?
Si facilement, je vous prie,
Les lui falloit-il accorder?
Avant de les avoir, il auroit eu ma vie.

Madame BÉVERLEI.
Il n'avoit qu'à la demander,
Il auroit eu la mienne.

HENRIETTE.
Ô Ciel! quelle foiblesse!
Mérite-t-il cette tendresse?

Madame BÉVERLEI.
Si long-temps il fit mon bonheur,
Si long-temps tous les deux nous ne fîmes qu'une ame!..
Que fut-il?... un ingrat... Il ne l'est pas, ma sœur.
Je sacrifierois tout pour lui prouver ma flamme.
C'est un plaisir pour moi que ne vaut aucun bien:
Adieu... quelques instans, je veux être à moi-même.
Et je vois que Leufon cherche votre entretien;
Il vous apprendra comme on aime.

SCENE VI.

HENRIETTE, LEUSON.

HENRIETTE.

NE laissons point seule ma sœur;
Venez.

LEUSON.

Daignez, belle Henriette,
D'un entretien, d'abord, m'accorder la faveur.

HENRIETTE.

Votre air sérieux m'inquiète;
De quoi s'agit-il donc?

LEUSON.

D'un fait,
Que de sçavoir il vous importe.

HENRIETTE.

Hâtez-vous donc...

LEUSON.

C'est un secret,
Que, pour une raison très-forte,
Je ne puis révéler qu'à des conditions.

HENRIETTE.

Eh bien! expliquez-les, voyons.

LEUSON.

La première, c'est de m'apprendre,
Si votre cœur, pour moi changé,
Ne desireroit pas de se voir dégagé,
Et si par vos délais je ne dois pas comprendre...

HENRIETTE.

Prenez garde, Monsieur Leuson:
Qui de mon changement peu former le soupçon,

LEUSON.

Non... je ne doute que de moi:
On connoît mal, d'abord, l'humeur, le caractère;
A ce changement doit s'attendre;
Et quand vous doutez de ma foi....

Tout prend dans un amant les couleurs de l'amour,
Ses défauts sont cachés sous le desir de plaire.
Je crains que par le temps les miens produits au jour...

HENRIETTE *vivement.*

Monsieur, répondez, je vous prie,

Répondez en homme d'honneur;

Dites si, dans le fond du cœur,

Vous ne desirez pas que le mien se délie?

LEUSON.

Ah! le Ciel m'est témoin qu'il y va de ma vie:
Au bonheur d'être à vous, mes jours sont attachés.

HENRIETTE.

Sçachez donc de mon cœur les sentimens cachés:

Il n'est plus le même.

LEUSON.

Ah! cruelle.

HENRIETTE.

Écoutez jusqu'au bout.

LEUSON.

Parlez, Mademoiselle.

HENRIETTE.

En vous connoissant mieux, Leuson,

Ce qui fut un penchant est devenu raison;

Et sur moi l'un & l'autre ont pris tant de puissance,

Que, fussiez vous dans l'indigence,

Avec vous je préférerais

La plus simple cabane au plus riche palais.

LEUSON.

Adorable Henriette!... Eh bien! donc, je demande,

(C'est mon autre condition,)

Que d'une si chère union

Le jour fixé par vous...

HENRIETTE.

Ah! soufflez que j'attende...

LEUSON.

Je n'attends plus, non: il faut que demain

De tous vous délais soit le terme:

J'en veux votre parole, Henriette, ou mon sein

Garde le secret qu'il renferme.

Tragédie Bourgeoise. 43

HENRIETTE.

Vous êtes trop pressant.

LEUSON.

Vous balancez en vain ;

Et, si je vous suis cher, toute excuse est frivole.

HENRIETTE.

Il faut céder.

LEUSON.

Votre parole ?

HENRIETTE.

Elle est à vous. Votre secret ?

LEUSON.

Toute votre fortune...

HENRIETTE.

Eh bien ?

LEUSON.

Elle est perdue.

HENRIETTE.

Ô Ciel ! je reste confondue.

Perdue ! & Leuson, qui le sçait...

Vous avez surpris ma promesse.

De votre procédé j'admire la noblesse ;

Mais...

LEUSON.

J'ai votre parole... Eh quoi !

Voilà que vous rêvez, Henriette & je voi

Des pleurs, au même instant, mouiller votre paupière.

HENRIETTE.

Il faut vous dévoiler mon ame toute entière.

Quelque beau procédé que vous me fassiez voir,

(Peut-être pourra-t-on m'accuser d'être fière :)

Mais je crains de vous trop devoir ;

Oui, Leuson, si j'ai tort, ce tort est excusable,

Notre fortune étoit semblable,

Et l'hymen nous liant de ses nœuds le plus doux,

Laissoit tout égal entre nous :

Mais pour dot, aujourd'hui, vous portez l'indigence,

N'est-ce pas jusques au tombeau,

Envers vous d'une dette immense,

M'impôser le rude fardeau ?
N'est-ce pas...

LEUSON.

Quelle erreur ! Eh quoi ! belle Henriette,
Entre deux cœurs qui ne font qu'un,
Peut-il subsister quelque dette ?
Est-il quelque fardeau qui ne soit pas commun ?
Craint-on d'être obligé par une autre soi-même ?
Tout est acquitté, quand on s'aime.

HENRIETTE.

Que tout le soit donc entre nous.
L'orgueil voudroit en vain se soulever encore,
Henriette consent à tenir tout de vous.
Voici ma main, Leuson.

LEUSON.

Qu'en un moment si doux,
Je baise mille fois cette main que j'adore,

HENRIETTE.

Mais de mon bien perdu quel est votre garant ?

LEUSON.

Un homme qui me doit quelque reconnaissance,
Bates, de Stukéli le principal agent ;
Il m'en a fait la confidence,
Et sans doute, en le ménageant,
Je parviendrai bien-tôt à mettre en évidence
La manœuvre du scélérat,
Dont Béverlei fait tant d'état.

HENRIETTE.

Pût au Ciel !

LEUSON.

Je vous laisse, adieu, belle Henriette ;
Tenez à Béverlei notre affaire secrète.
Prévenu trop long-temps en faveur d'un pervers,
J'espère que demain ses yeux seront ouverts



SCENE VI.

HENRIETTE seule.

DE sentimens quelle délicatesse,
Et quel généreux procédé!
Qu'il mérite bien ma tendresse!
Mais mon frère! à quel point le jeu l'a dégardé!
Ah! pour toi, chère sœur, quelle douleur cruelle,
Quand cette fatale nouvelle
Viendra frapper encor ton cœur déjà brisé!
.... Ce coup accableroit son courage épuisé....
Il fût la lui cacher & me résoudre à seindre.
Mais voici Béverlei... tâchons de nous contraindre,
Que cet effort coûte à mon cœur!

SCENE VII.

BÉVERLEI, HENRIETTE.

BÉVERLEI d'un air épanoui.

AH! vous voilà, ma chère sœur.
De moi depuis long-temps vous avez à vous plaindre:
Le vil amour du jeu me scut trop égayer;
J'oubliai vous, mon fils, & ma femme, & moi-même:
Mais, malgré tous ses torts, votre frère vous aime:
Il vous aime toujours, & veut tout réparer.

HENRIETTE.

Qu'annoncez ce transport? Un retour de fortune?
Cette vicissitude aux joueurs est commune:
Mais...

BÉVERLEI.

Je ne le fais plus... non, j'abhorre le jeu:
De le fuir à jamais devant vous je fais vœu.

HENRIETTE.

Pour la millièame fois....

Je lui viens annoncer une grande nouvelle.

H E N R I E T T E.

Vous la voyez.

SCENE VIII.

Madame B É V E R L E I, B É V E R L E I,
H E N R I E T T E.

B É V E R L E I.

MA femme, embrassez votre époux,
Et sçachez le bonheur que le Ciel nous envoie.

Madame B É V E R L E I.

Il sçait les vœux que je lui fait pour vous ;

Mais quel est donc ce grand sujet de joie ?

B É V E R L E I.

Nos fonds sont arrivés : le bon Monsieur Johnson,
Homme d'honneur & Banquier de renom,
Vient de m'en faire la remise :

J'ai dans ce porte-feuille, en billets différens,
Une somme qui monte à trois cent mille francs ;

Le Ciel a béni l'entreprise,

Et nous avons au moins décuplé notre mise.

Madame B É V E R L E I.

Mon cœur en est charmé, moins pour moi que pour
vous,

J'espère désormais que votre ame guérie,
Jouissant d'un destin plus doux,

Abjurera du jeu la triste frénésie,

Que vous me rendez mon époux.

B É V E R L E I.

Oui, j'abjure à vos piés cette fureur honteuse,
Qui de mon fils, qui de ma sœur,

Qui d'une épouse vertueuse,

A fait trop long-temps le malheur :

Tragédie Bourgeoise. 47

Autant qu'à vous, ma femme, elle m'est odieuse,
Et je prends le Ciel à témoin,
Que je ne veux avoir désormais d'autre soin
Que d'élever mon fils, & de vous rendre heureux.

Madame B É V E R L E I.

C'est de votre bonheur que dépend tout le mien.

B É V E R L E I.

Sçavez-vous mon projet? Cet antique héritage,
Par mes pères transmis jusqu'à moi d'âge en âge,

Que j'ai vendu presque pour rien,
Je prétens y rentrer: là je veux vivre en sage;
Aux fureurs du sort échappé,
Las d'en éprouver les secousses,
Dans le sein des passions douces,

Mon cœur reposera de vous seule occupé.

Madame B É V E R L E I.

Ah! mon ami!

H E N R I E T T E.

Fort bien: du mal qui vous possède,
Mon frère, ainsi que de l'amour,
La fuite est l'unique remède.

B É V E R L E I.

Oh! j'en suis guéri sans retour,
Tant que mon ame en fut atteinte,
De convulsions agité,
Entre l'espérance & la crainte,
Je traînai de mes jours le tissu détesté,
J'ai cent fois été prêt d'attenter à ma vie.

Madame B É V E R L E I.

Vous me faites frémir.

B É V E R L E I.

Le Ciel, ma chère amie,
Pour prix de vos vertus vient d'exaucer vos vœux.
Permettez, cependant, qu'un moment je vous quitte,
D'une dette pressante il faut que je m'acquitte;

Le retard seroit dangereux,
Ma personne en répond, mais bien-tôt....

Béverlei,
Madame B É V E R L E I.

Je vous laisse aller.

Avec peine

B É V E R L E I.

A l'instant

Je reviens.

Madame B É V E R L E I.

Mon ami, sur un point important,

Il faut que je vous entretienne,

Et vous ne pouvez trop presser votre retour.

B É V E R L E I.

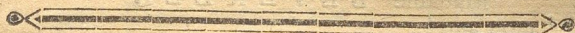
Je n'ai pas moins que vous d'impatience.

Madame B É V E R L E I.

Allez donc ; pendant votre absence,

Nous préparons tout pour fêter ce grand jour.

(Elles rentrent.)



S C E N E I X.

B É V E R L E I, S T U K É L I.

Béverlei fait un pas en avant & rencontre Stukéli.

B É V E R L E I.

TE voilà, Stukéli ! sçais-tu que la fortune...

S T U K É L I.

Oui, Johnson m'a tout dit, je vous fais compliment.

B É V E R L E I.

Ton amitié pour moi se montra peu commune,

Tu verras si la mienne aujourd'hui se dément :

Mais je cours m'affranchir d'une dette importune,

Et satisfaire Jame, ainsi que Mackinson.

S T U K É L I.

Fort bien : ils sont tous deux à présent chez Vilson.

La partie est considérable,

Des flots d'or roulent sur la table,

Avec quelque bonheur on feroit un beau gain ;

Mais je les ai laissés tous deux en mauvais train,

Jouant

Tragédie Bourgeoise. 65

MADAME B É V E R L E I.

Sa fureur s'est calmée :

Par le sommeil enfin sa paupière fermée
D'un repos passager lui prête la douceur.

J A R V I S.

Le Ciel en soit loué.

MADAME B É V E R L E I.

Mais, cependant, ma sœur

M'a mandé qu'il falloit que moi-même j'agisse,
Et que pour mon époux il feroit important,
Qu'au-dehors sans tarder un moment je la vîsse :

Je vais profiter de l'instant,
Jarvis, où mon mari sommeille.

Toi, sois bien attentif, prends-garde, &c, s'il s'éveille;
Ne le laisse point seul, mène lui son enfant,
A l'aspect de son fils, à cette chère vûe,
D'un sentiment si doux un père a l'ame émue!...

Béverlei sentira son tourment adouci ;

A l'instant je reviens ici :

Si de toi je n'étois pas sûre,

Mon cœur à le quitter ne pourroit consentir.

J A R V I S.

Sans crainte vous pouvez sortir.

MADAME B É V E R L E I, *après avoir été doucement
regarder par la coulisse.*

Il n'a pas changé de posture,

Il dort profondément. Jarvis, je t'en conjure,
Observe bien l'instant qu'il se réveillera. (*Elle sort.*)

SCENE III.

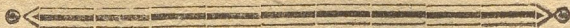
J A R V I S, T O M I *dormant.*

J A R V I S.

Jusqu'au retour de ma maîtresse,
J'espère qu'il reposera :

D

Que de vertu, que de tendresse!
 L'excellente femme qu'il a!
 Qu'il feroit avec elle heureux, s'il sçavoit l'être!
 J'entends du bruit... allons doucement reconnoître...
 Il ne dort plus... c'est lui, pâle, défiguré,
 Moins sombre cependant, & l'œil moins égaré.



SCENE IV.

BÉVERLEI, JARVIS,
 TOM I, *dorment.*

BÉVERLEI *à part.*

MA femme est éloignée; écartons ce bon-homme:
 Il faut me défaire de lui.

JARVIS.

Vous n'avez fait qu'un léger somme;
 Le repos, bien-tôt, vous a fui.

BÉVERLEI.

Ta maîtresse est dehors?

JARVIS.

Quelques soins nécessaires.
 L'ont forcée à sortir, Monsieur, pour vos affaires.
 Dans peu vous allez la revoir.

BÉVERLEI.

Je sens que du sommeil le baume favorable
 Dans mon cœur plus tranquille a ranimé l'espoir.
 J'ai besoin du conseil d'un ami véritable:

Je veux entretenir Leufon.

Va le trouver, Jarvis; dis-lui qu'en ma prison
 Il me fasse à l'instant l'amitié de se rendre....
 Qui te fait hésiter?

JARVIS.

Mon cher maître, pardon:
 Madame, dans ce lieu, m'a prescrit de l'attendre.

Tragédie Bourgeoise. 67

B É V E R L E I.

Elle n'a pas prévu l'ordre que tu reçois,
Tu vois que je suis fort tranquille.

J A R V I S.

Grace au Ciel, Monsieur, je le vois.

B É V E R L E I.

Va donc, je veux quitter ce triste domicile.

J A R V I S.

Mais...

B É V E R L E I.

Sans plus répliquer, j'ordonne, obéis-moi,

J A R V I S après un air d'hésitation.

J'y vais.

SCENE V.

BÉVERLEI, TOMI *dorment.*

BÉVERLEI, après avoir fait quelques tours de
l'air le plus sombre.

M On heure est arrivée :

J'ai prononcé l'arrêt... cet arrêt est la mort.

D'opprobre mon ame abreuvée

Ne peut plus soutenir son sort.

A ses tourmens mon cœur succombe.

(*En disant ces vers, il approche de la table, met de
l'eau dans un verre, & y mêle la liqueur d'un
flacon qu'il tire de sa poche.*)

Je vais m'endormir dans la tombe...

M'endormir!... Si la mort, au lieu d'être un sommeil,
Étoit un éternel... & funeste réveil!

Et si d'un Dieu vengeur... il faut que je le prie :

Dieu donc la clémence infinie....

Je ne saurois prier... du désespoir sur moi,

La main de fer appelantie

M'entraîne... cependant, j'entends, avec effroi,
 Dans le fond de mon cœur une voix qui me crie :
 Arrête, malheureux : tes jours sont-ils à toi ?
 Ô De nos actions incorruptible Juge,
 Conscience !... Mais quoi ! sans espoir, sans refuge,
 Voir ma femme, mon fils languir dans le besoin !
 Auteur de leur misère, en être le témoin !
 Endurer le mépris, pire que l'infortune !
 Mourir enfin cent fois, pour n'oser mourir une !
 Ah ! c'est trop balancer... on peut braver le sort :
 Mais la honte ! mais le remord !

(Il prend le verre.)

Nature, tu frémis... terreur d'un autre monde,
 Abîme de l'éternité,
 Obscurité vaste & profonde,
 Tout cœur à ton aspect se glace épouvanté :
 Mais j'abhorre la vie, & mon destin l'emporte.

(Il boit.)

C'en est fait... c'est la mort qu'en mes veines je porte :
 De mes jours ce soleil éclaire le dernier.
 Ô Si l'homme au tombeau s'enfermoit tout entier !
 Mais des pleurs des vivans si l'ame encore émue
 Voit ceux qui lui sont chers souffrans & malheureux,
 Si j'entends vos cris douloureux,
 Ô Ma femme ! ô mon fils ! ô famille éperdue !
 L'enfer, l'enfer n'a pas de tourmens plus affreux.
 Ô Réflexion trop tardive !...

(Il fait quelques tours, & aperçoit son fils.)

Mon fils ! un doux sommeil tient son ame captive.
 (1) Je n'entendrai donc plus le son de cette voix,

*(1) J'ai changé cet endroit : voici la première leçon
 qui étoit, je crois, plus Théâtrale ; mais dont plu-
 sieurs personnes ont été révolées.*

Pauvre enfant ! tu ne sens ni ne prévois ton sort :
 La honte de ma vie & l'horreur de ma mort,
 Voilà ton unique héritage :
 L'opprobre fera ton partage.

Tragédie Bourgeoise. 69

De misère accablé, n'osant lever les yeux,
Tu vivras pour maudire, & le jour, & ton père :
La vie est-elle donc un bien si précieux ?

Ma fureur t'a ravi tout ce qui la rend chère ;
Qui t'en délivreroit t'ôteroit un fardeau :
Que n'a-t-on étouffé ton père en son berceau !
Mais déjà le poison... Je sens que je m'égare,
Une épaisse & noire vapeur
Couvre mes yeux, & dans mon cœur
Fait naître une fureur barbare.
Que dis-je, fureur ? c'est pitié.

Pour qui dans le malheur languit humilié,
Mourir est un instant ; vivre est un long supplice.
Mon fils ce seroit-là ton sort :

Osons l'y dérober, le moment est propice :
Qu'il passe sans douleur du sommeil à la mort ;
Ce fer... Tuer mon fils ! Le transport est horrible....
Nature ! ah ! je sens que ta voix
Jette en mon cœur un cri terrible :

Que je t'embrasse, au moins, pour la dernière fois.

A mon oreille, hélas ! si chère !

Que je t'embrasse, au moins, pour la dernière fois.
Ô Malheureux enfant d'un plus malheureux père !

(Il s'assied à côté sur la chaise.)

Qu'en le voyant mon ame s'attendrit !

Il semble qu'en dormant sa bouche me sourit.

Cette bouche... ces traits... Ce sont ceux de sa mère :
Pauvre enfant ! *(Il se lève.)* tu ne sens, ni ne prévois
ton sort ;

La honte de ma vie, & l'horreur de ma mort,

Voilà ton unique héritage :

L'opprobre fera ton partage.

De misère accablé, n'osant lever les yeux,
Tu vivras pour maudire, & le jour, & ton père.

La vie est-elle donc un bien si précieux ?

Ma fureur t'a ravi tout ce qui la rend chère :

Ô Malheureux enfant d'un plus malheureux père !

(Il s'assied à côté de l'enfant.)

Hélas ! qu'en le voyant mon ame s'attendrit !

Il semble qu'en dormant sa bouche me sourit...
 Cette bouche... ces traits, ce sont ceux de sa mère...
 Qu'il vive... Mais, que dis-je? Est-ce donc le chérir!

(Il se lève.)

Vouloir qu'il vive pour souffrir!...
 Ciel! un feu dévorant au-dedans me consume,
 Mon sang de plus en plus s'allume;
 Le temps est précieux: soit raison, soit fureur...

(Il lève le fer sur son fils.)

Il s'éveille!

T O M I effrayé.

Papa... Vos yeux... Ils me font peur, &c.

Qui t'en délivreroit, ôteroit un fardeau.
 Que n'a-t-on étouffé ton père en son berceau?
 Mais, déjà le poison... je sens que je m'égare;
 Une épaisse & noire vapeur
 Couvre mes yeux, & dans mon cœur
 Fait naître une fureur barbare;
 Que dis-je fureur? c'est pitié.
 Pour qui dans le malheur languit humilié,
 Mourir est un instant, vivre est un long supplice.
 Mon fils ce seroit-là ton sort...
 Osons l'y dérober... le moment est propice;
 Qu'il passe, sans douleur, du sommeil à la mort.
 Ce fer... Tuer mon fils! Le transport est horrible,
 Nature! ah! ta voix dans mon cœur
 Vient de jeter un cri terrible...

Il s'éveille.

T O M I.

Papa... Vos yeux... Ils me font peur.

B É V E R L E I.

Sa vois a je ne sais quel charme...

T O M I tombant à genoux.

Mon bon papa, pardonnez-moi,

B É V E R L E I.

Je n'y tiens pas, il me défarme.

(Il jette le poignard.)

Tragédie Bourgeoise. 71

Ô Malheureux enfant ! ô mon fils, lève-toi :
Mes pleurs inondent ton visage...

(*Madame Béverlei entre avec Henriette.*)

SCENE VI.

TOMI, BÉVERLEI, Madame
BÉVERLEI, HENRIETTE.

TOMI *courant à sa mère.*

Maman, sauvez Tomi.

Madame BÉVERLEI.

Ciel ! quel est mon effroi !

Cet enfant... ce poignard... cruel ! à quel usage ?

BÉVERLEI.

Des monstres connoissez en moi le plus sauvage ;
Par pitié pour mon fils je lui perçois le cœur.

HENRIETTE.

Juste Ciel !

Madame BÉVERLEI.

Par pitié !... votre fils !... quelle horreur !

Barbare, & vous osez l'avouer à sa mère !

Ô Mon fils ! mon cher fils !

BÉVERLEI.

Si, pour vous satisfaire,

Il n'est besoin que de ma mort...

Madame BÉVERLEI.

A ce discours funeste, à cet excès barbare,
Cher & cruel époux ! je vois le noir transport

Du désespoir qui vous égare.

Mais à vous mettre en liberté,

Sçachez que Leufon se prépare ;

Sçachez que Strukéli ce monstre détesté...

BÉVERLEI *à part.*

De mes sens quel tourmens s'empare !

SCENE VII. & dernière.

Les Acteurs précédens, LEUSON,

JARVIS.

LEUSON.

Béverlei, vos fers sont rompus:
 Par Jame assassiné, Stukéli ne vit plus;
 Un différend entr'eux est né sur le partage.

HENRIETTE.

Ce perfide n'est plus?

LEUSON.

Non, Jame est arrêté:
 Vos efforts sont en sûreté.

Cher ami, reprenez courage;
 Tout vous sera rendu.

BÉVERLEI.

Je me suis trop hâté.
 Ah! malheureux!

Madame BÉVERLEI.

Eh quoi! cette nouvelle...

LEUSON.

Ses traits sont renversés.

BÉVERLEI.

Une douleur cruelle...

LEUSON.

Madame, il faut un prompt secours.

Madame BÉVERLEI.

Courez, Jarvis. (*Il sort.*) ô Ciel! sois mon recours!

BÉVERLEI.

Le calme à la douleur succède.

ô Ma femme!

Tragédie Bourgeoise. 73

Madame B É V E R L E I.

Eh bien ? quoi ? mon ami, mon époux !

B É V E R L E I.

Ne cherchez point à mon mal de remède,
Il n'en est point.

Madame B É V E R L E I.

Que dites-vous ?

Il en est, il en est.

B É V E R L E I.

Épouse digne, & chère,
Vous n'avez plus d'époux, mon fils n'a plus de père.

L E U S O N.

Ô Malheureux ami ! Qu'avez-vous fait ?

H E N R I E T T E.

Hélas !

Mon frère, avez-vous pu...

Madame B É V E R L E I.

Non, je ne le crois pas :

Cet horrible attentat...

B É V E R L E I.

Tout mon cœur le déteste.

Père dénaturé, citoyen criminel,
Barbare époux, enfin, dans un moment funeste,
J'ai violé les Loix de la terre & du Ciel.

Madame B É V E R L E I.

Je meurs.

(Leusson la soutient.)

B É V E R L E I.

Voici le moment de paraître

Au redoutable Tribunal

De celui qui me donna l'être ;

Tout me dit que je touche à ce terme fatal ;

Le calme où je me trouve... une foiblesse extrême...

Mes yeux d'ombres environnés ..

Ma femme : ah ! dites-moi que vous me pardonnez.

Madame BÉVERLEI avec des sanglots.

Puisse le Ciel, hélas! vous pardonner de même (I)

BÉVERLEI.

Aides à le fléchir votre époux expirant.

(I) *À la représentation on abrège ainsi la Scène:*

Madame BÉVERLEI.

Puisse le Ciel, hélas! vous pardonner de même.

BÉVERLEI.

Il voit mes remords, & vos pleurs...

Mon fils!...

(Le fils se met aux genoux de son père d'un côté; la mère doit être de l'autre, abîmée de douleur.)

Vous me perdez, il vous reste une mère.

Qu'elle vous soit toujours, &c.

(Il s'incline, soutenu par ceux qui l'entourent.)

Dieu de miséricorde, à tes pieds, en tremblant,

Ta foible créature implore ta clémence:

Ta Justice pardonne au cœur qui se repent;

Fais lui à ce coupable un rayon d'espérance:

Tu vois mes remords infinis:

S'ils ne peuvent, grand Dieu, désarmer ta vengeance,

Ne l'étends pas du moins sur ma femme & mon fils.

Madame BÉVERLEI.

Ah! qu'il prenne ma vie, & qu'il sauve la tienne.

(Elle se précipite à ses pieds, abîmée de douleur.)

BÉVERLEI à Leufon.

Prenez soin d'elle & de ma sœur,

Digne ami, dont si mal j'avois connu le cœur.

Mon fils... qu'il s'approche, qu'il vienne.

(L'enfant se met aux genoux de son père, sa mère est de l'autre côté: Béverlei, après les avoir regardé:)

Mes yeux se remplissent de pleurs.

Ô Mort! qu'en ce moment je ressens tes horreurs!...

Tragédie Bourgeoise.

63 75

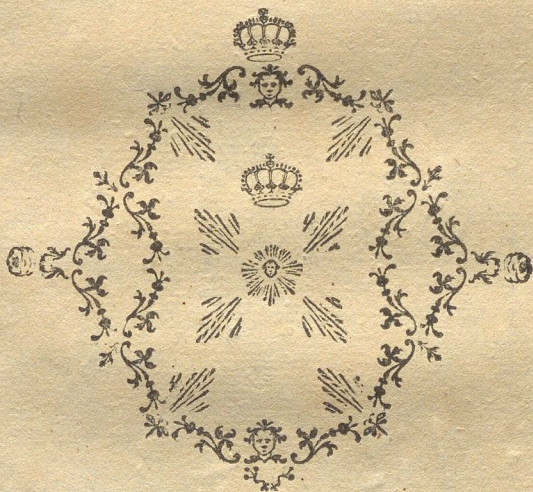
Vous me perdez, mon fils: il vous reste une mère;
Qu'elle vous soit toujours, & respectable, & chère;
Et si du jeu jamais vous sentez les fureurs,

Souvenez-vous de votre père...

Donnez-moi votre main, ma femme... Adieu... je
meurs.

(Madame Béverlei s'évanouit, & la toile tombe.)

Fin du cinquième & dernier Acte.

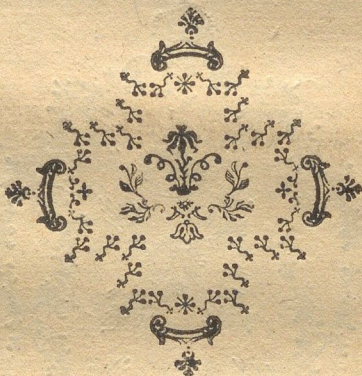


112027

APPROBATION.

J'ai lu par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, *Béverlei*, Tragédie Bourgeoise, & je crois qu'on peut en permettre l'impression. A Paris, ce 6 Juin 1768.

M A R I N.



AD: 112 027

8

x 390 709L



BÉVERLEN,

TRAGÉDIE BOURGEOISE.

ACTE PREMIER.

*Le Théâtre représente un Salon
mal meublé, & dont les murs sont
presque nus, avec des restes de
dorure.*

SCENE PREMIERE

